

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 15 juin.— Indications pour la Louisiane: Temps—beau samedi et dimanche; excepté ondées près de la côte; vents frais au sud.

Exposition Universelle de Paris.

Nous informons nos lecteurs qui ont l'intention d'aller visiter l'Exposition Universelle de Paris, qu'ils peuvent faire adresser leur correspondance chez nos correspondants à Paris, Mrs. Mayence, Farré & Cie, Directeurs du "COMPTOIR INTERNATIONAL DE PUBLICITE", 18, rue de la Grange-Batelière. Ces Messieurs se feront un devoir et un plaisir de remettre à leurs destinataires les lettres, journaux, etc. aussitôt après l'arrivée de chaque courrier.

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$13.00—Un an | \$6.00—6 mois | \$3.50—3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$3.00—Un an | \$1.50—6 mois | \$1.00—4 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés n'ont rien à payer de plus.

Téléphones.

Le Meilleur est le Meilleur Marché. Réclamations à aussi bas prix que... 51 00

TEMPERATURE

Du 16 juin 1900. Fahrenheit Centigrade 7 L. du matin... 84 29

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE. Les Deux Roses, légende. Recettes. Fin de Siècle, suite, J. Gentil.

LE ROI OSCAR II

Fidèle à la promesse faite lors de son passage à Paris, au mois d'avril 1899, le roi de Suède et de Norvège va visiter l'Exposition.

Ceux d'une autre génération n'ont pas perdu le souvenir du brillant cortège des souverains étrangers qui jeta tant d'éclat sur l'Exposition de 1867.

Un vrai dire, le roi du Nord n'est pas seulement un Français d'origine, il a été longtemps un Parisien du boulevard et l'est assurément toujours, car on peut s'échapper de Paris, mais on ne lui échappe pas.

Trente-trois ans ont passé sur ces souvenirs. Ne vont-ils pas se réveiller avec une intensité poignante quand le prince Oscar, aujourd'hui roi de Suède et de Norvège, remontera la Seine en

On a célébré à Stockholm, il y a trois ans, le jubilé des vingt-cinq premières années du règne d'Oscar II. Il y a donc vingt-huit ans que les peuples suédois et norvégiens vivent sous son sceptre. Sceptre débonnaire s'il

en fut. Les deux nations sœurs, bien que plus ou moins jalouses de leurs prérogatives constitutionnelles, ont grandement prospéré, depuis l'avènement de la dynastie nouvelle, dont quatre règnes consécutifs leur ont assuré la paix dans l'ordre et la liberté.

Elles ont assez de sens pratique et de sagesse pour comprendre que leur intérêt social est lié à la durée traditionnelle d'une monarchie vraiment patriotique, la plus libérale du monde, qui, depuis un siècle, leur garantit tous les bienfaits du progrès, sans secousses, sans révolutions, sans guerre et sans mégalomanie.

Admirablement doué par la nature: poète, historien, orateur, poignote, marin de carrière, musicien, cultivant les sciences et les arts avec un égal bonheur, possédant, en outre, tous les avantages physiques les plus enviés pour un souverain: la grâce dans la force, la majesté dans la stature, la distinction suprême dans l'affabilité des manières, Oscar II est, pour ses sujets, la plus noble et la plus haute personnification de la patrie, pour tous un irrésistible charmeur.

Un Suédois qui a de l'esprit—ils en ont tous, étant les "Français du Nord"—parlant du désir manifesté par son Roi pacifique de voir déclarer la préquelle scandinave pays neutre, en cas de guerre, et de la résistance que cette proposition rencontrait, jusqu'ici auprès des grandes puissances voisines, ajoutait: "Il finira par obtenir ce qu'il veut. Il n'a qu'à se montrer; on ne lui résiste pas et c'est de lui qu'on peut dire: Si vis pacem, para bellum."

Ce colosse royal, d'une taille de deux mètres, porte ses soixante et onze ans avec un entrain juvénile. "Il se peut, disait il un jour, que je devienne vieux, mais je compte ne jamais devenir un vieillard".

Béarnais d'origine, le monarque du Nord a des mots à la Henri IV. Durant sa villégiature à Biarritz, il fut souvent assailli par des sollicitations importunes. Une, entre autres, se traduisit par un secours généreux accordé à un jeune homme qui l'avait trompé sur son état civil.

Le Roi, bientôt après, put se convaincre de son erreur. —Mais que voulez-vous observer à ce propos, "il me sied d'être trompé parfois que de jamais paraître trop dur".

Cela ne rappelle-t-il pas dans l'esprit et chose plus curieuse, dans la forme même le langage pittoresque du Béarnais? Comme le "Bon Henry", Oscar II a aussi la simplicité des gonts et une bonhomie charmante dans la vie familiale.

La naissance de la petite princesse Marguerite, fille du prince Charles, son troisième fils, et de la gracieuse princesse Ingelborg de Danemark, l'a comblé de joie, lui qui n'avait eu que des fils.

Il est du reste à remarquer que la descendance masculine a toujours prédominé chez les Bernadotte: le roi Oscar Ier, quatre fils; le roi Oscar II, quatre fils; le prince royal Gustave-Adolphe, régent des deux royaumes en l'absence de son père, est un esprit réfléchi, sérieux, pondéré. Très instruit, très laborieux, très ami du progrès et très moderne, il est en même temps — ainsi qu'on disait du duc de Nemours — très prince. Il a épousé la dernière descendante des Wasa, et, dans les veines de ses fils, le sang français du maréchal Ber-

—J'aurai du mal. —Oui, là est le malheur... Beaucoup de gens sont comme vous. —Mais vous, madame Christiane, franchement, que croyez-vous? —Moi, je crois que ce n'est pas elle. —Mme Varagniez parlait contre sa pensée, tantôt penchait pour l'affirmative, tantôt pour la négative, flottait dans un doute, à peu près constant.

détestait. J'avais l'air d'un vieux guillotiné! Le succès de l'Exposition, qui devient triomphal, remplit de joie les Parisiens, lesquels attendaient, du reste, ce succès avec une certaine fièvre.

LA LIONNE DU JOUR.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, pour ceux qui ont le bonheur de ne pas s'occuper de politique, c'est l'Exposition qui, présentement, est la lionne du jour, si j'ose m'exprimer ainsi.

En 1889, j'avais pour voisin un ami — un voisin est un ami donné par la propriété — qui a passé par cette petite et fréquente calamité, et qui m'en a rendu victime par ricochet. Ce voisin avait eu le bonheur d'épouser une charmante femme née en province et dont tous les parents habitaient encore le département natal.

Un beau matin, toute la famille, composée de onze personnes, débarqua chez moi ami; celui-ci, pour plaire à sa femme, leur fit le meilleur accueil et, sous le prétexte que les hôtels étaient trop chers en ce moment, les loges imprudemment chez lui dans un appartement grand comme la main — au lieu d'un voisin et d'une voisine, cela m'en faisait treize!

Ces onze arrivants étaient provinciaux, comme la plupart des provinciaux; vers cinq ou six heures du matin, je les entendis, à travers la mince cloison qui me séparait de mon ami, se débarbouiller, jaccasser, piaffer et chanter!

Il y avait parmi la tribu deux jeunes personnes qui apprenaient le piano, comme il convient à deux jeunes personnes bien élevées, et qui, malgré leur voyage à Paris pour ne pas désapprendre ce qu'elles avaient, "gamaïent" dès le lever de l'aurore.

—Je passe mes journées à les promener soit à l'Exposition soit dans la ville; mes soirées à les mener au spectacle. Je néglige toutes mes affaires personnelles, je suis exténué, mort. De plus, il ne me reste pas un membre intact; ils ne sont jamais d'accord, et se disputent, et se battent tout le temps, et puis ils mangent, ils mangent, faut voir ça!

—Un matin, le malheureux, grand défaut de l'habitude, entra inopinément chez moi et me dit: —Je viens vous en prévenir, je suis sur le point d'assassiner mes onze parents!

—Où! C'est une sorte de phobie dont je suis pris, un délire regard, grande, droite et fière, de ce type types basané qui ont du reste leur beauté, une de ces femmes comme on en rencontre en Provence, gardant dans leur pauvreté la dignité un peu haute de ces races qui se mêlèrent à notre race du Midi, au temps des invasions des Maures.

—Alors que celle-ci serait probablement bientôt libre, elle éprouvait le besoin de connaître l'opinion des habitants du pays. Elle la trouva identique à celle de la mère de Pierrounet. —Isololement allait-il se faire autour de la pauvre fille?

qui m'arrive! C'est plus fort que moi! La seule chose qui me préoccupe c'est de savoir comment je pourrai tuer onze personnes à la fois et où je pourrai cacher facilement onze cadavres!

—Pas chez moi, je vous prie! —Non! n'importe! mais je vais d'abord les tuer, je m'occuperai du reste ensuite!

—Et après s'être passé la main sur le front: —Seulement, onze personnes à occire, c'est décidément beaucoup d'ouvrage! Vous ne voulez pas m'aider!

—Moi! mais non! je suis même fâché de vous refuser le premier service que vous voulez bien me demander. Mais je n'ai pas l'habitude. Ce que vous feriez mieux de faire, au lieu de commettre onze assassinats qui finiraient par vous créer peut-être quelques petits ennuis, ce serait de renvoyer votre tribu chez elle!

—Et je cherchai le subterfuge demandé. J'y mis du temps, tellement de temps que mon voisin impatienté finit par employer le moyen le plus simple: il se fit faire une ordonnance de médecin lui enjoignant d'aller, sans retard, prendre les eaux dans une ville thermale quelconque.

Et il partit! ses onze parents furent bien forcés de retourner dans leur province plus tôt qu'ils ne le voulaient, et nous fûmes, enfin, délivrés. mon voisin et moi.

Le plus curieux, c'est que tout cela s'accrochait pendant que je continuais à chercher le subterfuge d'après dramatique en question — que je cherche encore, du reste.

Si je finis par le trouver, ce qui serait une chance, il pourra peut-être servir à mes voisins ou amis, victimes de la même façon, de l'Exposition de 1900, car on dit que l'histoire ne se recommence pas, mais le vaudeville — et c'est ce qui fait sa gloire — est éternel.

GENÈVE, qui est une ville sévère, a vu se dérouler dans la salle de son tribunal, le 15 mai, un assez joyeux procès. Quatorze dames du corps de ballet étaient plaignantes contre le maître de ballet, auquel elles réclamaient des appointements arriérés.

—Où! C'est une sorte de phobie dont je suis pris, un délire regard, grande, droite et fière, de ce type types basané qui ont du reste leur beauté, une de ces femmes comme on en rencontre en Provence, gardant dans leur pauvreté la dignité un peu haute de ces races qui se mêlèrent à notre race du Midi, au temps des invasions des Maures.

l'envoi des photographies séduisantes; puis les sujets arrivent, qui ne ressemblent pas à leur portrait. Il m'en est venu une qui avait un œil de verre. Une autre a introduit à Genève les jambes torses. Une troisième était presque bossue. Rien de cela ne se voyait sur les photographies; mais, en réalité, on m'avait envoyé de vieux fonds de boutique. — Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai, criaient les danseuses. Le président les pria de vouloir bien se calmer. Enfin, on appela comme témoin le régisseur. Vous allez voir, dit le maître de ballet; il va vous dire tout ce que j'ai souffert. Parlez, mon ami, dites la vérité. — Je ne dirai rien, dit le régisseur: j'accuse. Je suis comme ces dames, je veux mon argent. Payez-moi. Ce coup de théâtre fut salué d'un rire triomphal. Et les petites danseuses obtinrent paiement d'une somme de 12,000 francs.

Ménagez votre système ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Albita donne un appétit d'ours.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

Hier soir, il y avait une foule énorme au casino du Parc Athlétique. Rien de plus naturel; on y donnait la première de "Girofô-Girofô", et comme s'y attendait le public, la pièce a été remarquablement bien enlevée, avec un entrain étonnant. Il en sera ainsi jusqu'à dimanche, au milieu des braves de l'assemblée.

WEST END. D'un côté, le brillant orchestre de Bellstedt, de l'autre, les intéressantes vues du professeur Heed; par ici, les exécutions décapitantes de Sabel qui chante et danse à la perfection; par là, les drôleries chantées de Mason, et enfin, les processions du jongleur Wieland — n'y a-t-il pas là, pour le West End, déjà si populaire par lui-même, de quoi attirer la foule, tous les soirs? C'est ce qui arrive, en effet. Il est parfois bien difficile de se procurer une place convenable sur la plate-forme.

BULLETIN FLUVIAL

Table with columns: Stations, Niveau de la rivière, Ligne du danger, Hauteur de l'eau, Changement de niveau. Lists various river stations and their water levels.

Feuilleton

L'Abeille de la N.O.

La Dot Fatale.

GRAND ROMAN INEDIT.

Par Georges Madauga.

TROISIÈME PARTIE.

XI

(Suite.)

—Ah! elle était très dure. —C'est pire que dure... Ça amérite ce qu'elle a eu... Si c'est

Mlle Chérie qui a fait le coup, elle a débarrassé tout le monde. —Croyez-vous donc que ce soit elle? —Dame! écoutez, je n'en suis pas loin... Je lui en ai pourtant voulu, à la pauvre fille... Je vous demande, est-ce qu'on se sert d'un enfant qui n'a pas treize ans pour vous aider à tirer un corps mort...? —"Elle voulait le jeter à la rivière... ils n'y sont pas arrivés..."

—"Si on avait mis mon petit en prison aussi?... Et en dehors de ça, il en a été malade... Il craie la nuit; le jour il ne mangeait plus... J'ai cru qu'il devenait fou, le pauvre! Oh! oui, je lui en ai voulu!" —Votre ressentiment n'a pas tenu longtemps; aujourd'hui, si elle revenait... La veuve hésita pour répondre. —Parlez avec moi, sans arrière pensée, dit Mme Varagniez; chacun est libre de son opinion. —C'est vrai, pourtant devant l'ancien et devant Soucaud... l'ancien, lui, comprendrait encore, mais Soucaud... Ça le mettrait dans un état!

—Quoi donc? —Si je lui disais, par exemple, que je penserais à l'assassinat de la dame du Val-Rose, chaque fois que je la verrai. —Et peut-être ne vous sortirez-vous pas de l'esprit, que c'est elle qui l'a commis? —Evidemment, pour qui? —Vous voyez bien, madame, qu'au fond vous pensez comme moi et comme ceux du Val-Rose. —Non, ma bonne Estarat... Je connais, nous connaissons

Chérie, mieux que vous tous... Elle se dévoue pour se dévouer. —Alors, ça serait à se mettre à genoux devant elle. —Peut-être. —Ça serait une sainte. —Oui. —Mme Varagniez sortit de la chambrée, suivie par la campagnarde. —De chaque côté de la petite allée, des carrés de légumes, au milieu desquels picoraient quelques poules. —La porte basse, à claire voie, prise dans la haie vive restait ouverte. —En la franchissant, elle dit: —Envoyez moi vos enfants, j'ai un tas de choses qui ne vont plus à mes derniers garçons, et dans lesquelles vous pourriez habiller les vôtres pour longtemps. —Elle ajouta en souriant: —Accepter ce qu'on vous offre, ce n'est pas demander, je pense. —Non, madame Christiane, ce n'est pas demander, et j'accepte. —Vous les enverrez demain, dans la matinée, vers onze heures. —A onze heures, ils seront au château... Seulement, ils sont sauvages, ils n'osent peut-être pas même dire merci. —Je me figurerai qu'ils l'ont dit. —Sur sa route, Mme Varagniez se retourna avec un coup d'œil à la venue qui l'accompagnait du

regard, grande, droite et fière, de ce type types basané qui ont du reste leur beauté, une de ces femmes comme on en rencontre en Provence, gardant dans leur pauvreté la dignité un peu haute de ces races qui se mêlèrent à notre race du Midi, au temps des invasions des Maures. —Puis elle prit le chemin du village. —Elle avait là quelques pauvres à visiter, quelques malades à voir. —Elle s'arrêta sur le banc près de la fontaine au filet cristallin, ombragée par le grand platane. —Les gens qui passaient s'arrêtèrent. —Quelques femmes, l'apercevant de chez elles, s'approchèrent. —Là, comme chez la veuve, elle amena la conversation sur Chérie. —Alors que celle-ci serait probablement bientôt libre, elle éprouvait le besoin de connaître l'opinion des habitants du pays. —Elle la trouva identique à celle de la mère de Pierrounet. —Isololement allait-il se faire autour de la pauvre fille? —Ces hommes et ces femmes, dans leur logique brutale et primitive, même sans intention malveillante, et justement pour ne pas lui laisser voir leur pensée, ne se détournèrent-ils pas de son chemin, ne rentrèrent-ils pas quand elle passerait? —Attristée, Mme Varagniez reprit le chemin du château.

mon genou. —Oui, dit le paysan, il n'a que la langue et des ongles, le Vertinguet... Tu as bien fait de le corriger, Joseph, mais que ça soit fini les batailles... Ce n'est pas toi... Tu le sais, ça suffit. —Oh! si l'un ou l'autre s'avisaient de recommencer la plaisanterie, quand ce serait le grand Michéou, prêt à lui en faire autant... Mais personne ne recommencera... Soucaud était là, du reste, avec le père la Bi-que, ils ont affirmé que ce n'était pas moi... —Ils savent donc qui j'demande Mme Varagniez. —La Bi-que a prétendu que c'était quelque vagabond qui les chiens empêchaient à Poceasion de voler un lapin ou une poule... Soucaud a répété simplement que ce n'était pas moi. Il sait que je n'en suis pas capable, nous sommes des amis. —Puis, se remettant à son travail: —Et le patron aussi est sûr que si je courrais la Louison, c'est un vu et au de tout le monde; je ne vais pas la déboucher la nuit... On ne débouche pas une fille que l'on veut épouser. —Où! Joseph, nous avons ça... Seulement, dépêche toi de fixer la date de la nocce. Elle commence à te faire voir bien quand c'est blanc, la fille! —Et se mettant à rire, lui aussi reprit son travail, une minute